

La Bibliothèque québécoise a 25 ans

Sébastien Lavoie

Numéro 153, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2014). La Bibliothèque québécoise a 25 ans. *Lettres québécoises*, (153), 64–65.

La Bibliothèque québécoise a 25 ans

Voilà un quart de siècle que les éditeurs Fides, Hurtubise et Leméac joignent leurs efforts afin de donner une deuxième vie aux livres d'ici.

« Bibliothèque québécoise est une maison d'édition à part entière. » C'est le message que l'on me répétera à satiété pendant les quelque deux heures qu'a duré ma rencontre avec Ève Pariseau, Arnaud Foulon et Pierre Filion l'automne dernier dans les bureaux de Leméac.

C'est que, dans l'imaginaire de tous, semble-t-il, celle qui se spécialise dans la réédition en format de poche d'œuvres parues ailleurs ne fait pas le même travail qu'un éditeur « normal ». Ce qui est faux : « Bibliothèque québécoise est une maison d'édition à part entière. »

Genèse

De l'extérieur, voir trois maisons d'édition (Fides, Hurtubise et Leméac) s'unir pour en fonder une quatrième effectuant de l'édition de deuxième génération a de quoi surprendre. Pourquoi l'avoir fondée en 1988, alors ?

Il faut savoir que l'existence de Bibliothèque québécoise remonte à 1972. C'était un nom qui existait déjà, chez Fides. On a vu à la même époque une collection portant le même nom aux Éditions du Jour, le terme n'étant pas encore fixé chez Fides. En 1988, Leméac, de son côté, avait déjà une collection de poche, poétiquement intitulée « Poche Québec » (PQ). Mais la tendance d'alors était au regroupement, on voulait éviter de se disperser.

Arnaud Foulon, vice-président du groupe HMH, explique : « Au lieu de publier un titre en poche, comme ça, sur le bord de la table comme encore aujourd'hui font beaucoup d'éditeurs qui se disent : "Hé, j'ai eu un succès, je vais le sortir en petit format pour garder le livre en vie", le but de Bibliothèque québécoise était de faire un tout pour nous donner une force de frappe éditoriale et commerciale commune. » Le but était aussi de d'accomplir un travail de qualité, et c'est pourquoi les livres de BQ ne sont pas produits avec la technique de photoréduction. Ils sont refaits de A à Z. »

Dès les débuts de BQ, la maison s'est ouverte aux autres maisons d'édition. Pensons à Boréal avant sa collection « Compact », à Pleine lune, à Beauchemin, aux Éditions du Passage ou encore à Liber, plus récemment. Toujours dans l'idée d'avoir une plus grande pertinence. Mais les maisons fondatrices se donnent-elles des quotas ? la part du lion ? Pas vraiment. Sur la dizaine de titres que publie l'éditeur chaque année, on tâche de publier deux ou trois ouvrages de chacune des maisons, mais on ne force rien. Et on n'a de toute manière rien à forcer, car BQ est un mariage de maisons d'édition établies depuis longtemps. La situation ne serait pas la même si on devait accorder les aspirations d'une jeune maison d'édition avec celles d'une maison de vétérans : si une des deux maisons a connu une meilleure année que l'autre, elle voit plus de ses ouvrages paraître en poche, trois ou quatre ans plus tard.



PIERRE FILION, ÈVE PARISEAU ET ARNAUD FOULON

Classiques et « nouveautés »

Trois ou quatre ans, c'est la perspective que l'on se donne pour envisager la suite des choses. La maison d'édition a déjà une bonne idée de ce qu'elle publiera en 2014, 2015, 2016 et on a même une petite idée de ce qui sera publié en 2017. Les éditeurs n'ont rien voulu m'annoncer, mais ils ont tout de même laissé échapper qu'ils devraient publier *Il pleuvait des oiseaux* de Jocelyne Saucier plus tôt que tard. Cela dit, on ne choisit pas nécessairement un titre parce qu'il a bien fonctionné, mais plutôt pour la plus-value qu'il apporte au catalogue.

Dans les premières années, BQ publiait la moitié de titres contemporains et, pour l'autre moitié, des classiques. De nos jours, la part des livres du domaine public est tombée au tiers, mais l'intérêt des éditeurs pour ces publications, lui, n'a pas faibli : l'éditeur se sent investi d'une mission patrimoniale.

Pierre Filion, le copropriétaire de Leméac, a commencé son parcours dans le monde de l'édition en 1972. Il est conseiller éditorial et il a enseigné l'histoire de l'édition. Il est donc particulièrement intéressé par nos classiques, faisant, semble-t-il, une fixation particulière pour *La Scouine* d'Albert Laberge publié en 1918. Rappelons que l'œuvre a été publiée à compte d'auteur et que celui-ci n'a fait paraître que soixante exemplaires. L'œuvre a été interdite et retirée de la circulation, mais elle a été rééditée plusieurs fois, souvent sans soins, ce qui fait que des erreurs et des fautes ont été reproduites d'édition en édition. « Je me suis efforcé de rétablir le texte », dira M. Filion. Et aussi d'actualiser le paratexte (Albert Laberge a maintenant une rue à son nom à Montréal). La maison d'édition prend d'ailleurs la peine de souligner, en sous-titre, sur la page couverture, « Édition originale de 1918 ».

La même logique préside à la republication de *Regards et jeux dans l'espace* d'Hector de Saint-Denis Garneau. On a longtemps cru que l'écrivain, qui avait fait retirer ses livres après publication, les avait tous détruits, mais on a finalement retrouvé l'édition originale. Les rééditions qui ont suivi ont été plombées par les mêmes problèmes que ceux qui ont touché *La Scouine* : quand on réédite, on a tendance à rajouter une couche. Ainsi, chaque réédition fait bouger le texte. Ici, les vers n'étaient plus alignés comme le voulait le maître, ce qui est choquant quand on sait le soin maniaque qu'apportait Saint-Denis Garneau à ses ouvrages.

Compte tenu de tout ce qui précède, les gens de BQ ne croient pas être en concurrence avec les œuvres numérisées du domaine public. Leurs standards font en sorte qu'ils jouent dans une autre ligue que les mauvaises numérisations tirées d'on ne sait où. Et leurs prix sont très bas.

Défis

En 2010, les Éditions Fides ont connu une faillite et l'éditeur s'est retiré du triumvirat, ce qui laissait l'entreprise aux mains des deux autres éditeurs. La production, qui s'effectuait chez Fides, a alors déménagé dans les locaux de Leméac et elle a connu un certain flottement. BQ n'a sorti que quatre titres en 2011. C'est à ce moment-là qu'Ève Pariseau est arrivée dans le décor, à titre de directrice administrative. Elle doit gérer le budget, et le faire de manière très serrée, les marges étant minuscules puisqu'un livre de poche se détaille à 50 % du prix d'un livre format standard.

Un autre défi pour l'éditeur est d'arriver constamment à réactiver son fonds d'environ 220 titres. Ce fonds représente 80 % des ventes annuelles de l'éditeur, il est donc inutile de dire qu'il représente le nerf de la guerre. Mais le budget publicitaire, lui, est réservé aux nouveautés. Il faut donc être créatif pour trouver une manière de réactiver les anciens ouvrages. Et si l'éditeur met tous ses œufs dans la nouveauté, c'est en partie parce qu'il est négligé par les médias, pour qui Bibliothèque québécoise n'est pas une vraie maison d'édition, médias qui passent donc à la trappe le petit représentant d'un secteur culturel lui-même de plus en plus négligé. L'intérêt des médias pour BQ est au plus bas, alors que celle-ci était relativement bien couverte les dix ou douze premières années de son existence : « Il n'y a à peu près plus rien, se désole M. Filion, on se ramasse avec une ligne de temps en temps. » Mais l'éditeur ne baisse pas les bras, convaincu que les médias ont perdu de leur omnipotence et qu'ils peuvent désormais être en partie contournés par les réseaux sociaux.

Ajoutons aussi qu'il est grand, le mystère du fonds de l'éditeur. Parfois un titre peut être oublié pendant des années et être réactivé par un effet d'entraînement. Pensons à *l'Euchariste Moisan* du

cinéaste Denys Arcand qui s'est nourri de *Trente arpents* tout en poussant ses ventes. Ou pensons encore au coup de chapeau de Samuel Archibald, toujours à propos de *Trente arpents*, en quatrième de couverture de *La Scouine*, qui a, semble-t-il, remis l'œuvre du docteur Panneton au goût du jour.

Des auteurs sont parfois connus pour une seule œuvre et le travail de BQ consiste aussi, dans sa mission patrimoniale, à démontrer aux lecteurs qu'un livre peut cacher une bibliothèque. Hubert Aquin (encore un des seuls auteurs exportés pour la peine par BQ en France) n'est pas que *Prochain épisode*, Lionel Groulx n'est pas que ses écrits antisémites...

On ne l'a pas encore mentionné, mais, malgré son nom, Bibliothèque québécoise publie aussi depuis longtemps des écrivains canadiens-anglais : Mordecai Richler, Trevor Ferguson ou David Gilmour, pour ne nommer que ceux-là. Mais l'éditeur ne pense pas changer de nom pour autant.

Les gens de BQ doivent toujours actualiser leur démarche. On ne publie plus un livre comme on le publiait il y a un quart de siècle. L'intérêt pour le paratexte n'est plus le même, puisque l'on retrouve tout ce dont on pourrait avoir besoin sur Internet. Il faut toujours revoir ses manières de procéder.

Quand on demande au trio quels souhaits il aimerait formuler, M. Filion parle d'un autre 25 ans, d'une consolidation des voix anciennes, actuelles et de celles à venir. « C'est la même littérature qui continue, une lignée. » « BQ n'a pas fait une large place à la femme », s'empresse d'ajouter Ève Pariseau, mais celle-ci est appelée à prendre une place de plus en plus prépondérante, par la force des choses : « On a été très chiches », concède M. Filion. On leur souhaite donc un autre quart de siècle afin qu'il nous permette de redécouvrir de nombreuses auteures.

POUR ÊTRE BIEN INFORMÉ,
SUIVEZ-NOUS !



ledevoir.com



facebook.com/ledevoir



twitter.com/ledevoir

LE DEVOIR
Libre de penser